

ses vêtements que de la porter sous son manteau? Le chapeau de nos dames est-il ridicule lorsque la mode le charge de têtes de chats, de hiboux, de lézards et autres animaux? Non et l'on n'en rit pas; donc je conclus que le rire est une chose qui s'acquiert tout comme la parole.

Cette argumentation mit à l'aise nos amis qui s'en donnèrent à cœur-joie. Chacun lança son mot et oublia un instant ses peines et ses espérances.

XXVI

UNE MINE DE MELONS

« Pour passer le temps », Criquet battait les environs.

Paul et Henri, après mûre réflexion, décidèrent de continuer le voyage en traversant d'abord le fleuve dont ils se mirent incontinent à sonder la profondeur.

Après avoir constaté l'impossibilité de le traverser à gué, ils se demandèrent s'il était possible de le franchir à la nage. Ce moyen fut déclaré impraticable, von Ruff et Susse ne sachant point nager.

Il leur fallut se décider à descendre ou à remonter le cours d'eau jusqu'à ce que la nature en permit le passage. Ils espéraient trouver quelque arbre mort qui pourrait leur servir de barque.

Leurs espérances ayant été totalement déçues, ils décidèrent de remonter le fleuve en longeant ses rives jusqu'à meilleure fortune.

Criquet revint ce jour-là vers midi, porteur d'un melon immense.

— Voilà le dessert, dit-il; qui payera le potage?

— Où avez-vous trouvé cette curcubitacée? s'écria von Ruff. Dieu! jamais je n'en vis de semblable!

— Où je l'ai trouvée?

— Oui.

— Il y en a une mine à moins de quatre kilomètres d'ici.

— Une mine.

— Oui, c'est pas un champ, il y en a trop. Ces cucurbitacées, comme vous les appelez scientifiquement, sont par montagnes, par carrières.

— Des melons sauvages en si grande quantité?

— Je vous dis qu'il y en a des bateaux. Il y a de quoi monter là dix-huit fabriques de pains d'épice, onze pâtisseries, vingt-trois « mères Moreau » et une centaine de « chinoiseries. »

— Que de fruits perdus ! fit Henri.

— Sans compter qu'il y a des régiments de pastèques, de courges, de Calebasses et de potirons.

— Cela doit être curieux à voir, s'écria Paul.

— Je désire vivement admirer, non ces légumes, fit von Ruff, mais cette exubérante production de la nature vierge.

— Eh bien, ce n'est qu'une promenade, allons-y, nous vous aiderons à marcher.

— Allons !

— Conduisez-nous.

— Par ici, dirent successivement les compagnons de Criquet.

— Quelle nature prodigieuse ! Plusieurs hectares couverts de fruits délicieux, extraordinaires par leur volume et leur forme, exclama von Ruff.

— C'est surprenant, exclama Paul dès qu'ils furent en vue des champs sauvages.

— Mes amis, dit Henri, je puis me tromper ; mais il est probable que nous avons là le moyen de traverser le fleuve.

— Oh ! s'écria Criquet, un bateau de melons ou de Calebasses, en voilà une invention ! et dire que je ne l'ai pas trouvée !

— Cela m'étonne autant que vous, mon ami, reprit Henri. Voulons-nous éprouver si mon idée a quelque côté pratique ?

— Personne ne s'y oppose.

— Il est réellement étonnant que les pays les plus riches soient précisément ceux qui sont inhabités, remarqua von Ruff. Les peuples émigrent vers les montagnes aurifères, où ils vont périr misérablement et ils dédaignent des plages auprès desquelles l'Eldorado fantastique n'est qu'un aride désert.

Nos voyageurs s'étaient mis à l'œuvre. Bientôt un monceau de Calebasses fut élevé au milieu de la vaste prairie. Les Calebasses sèches furent mises à part, les autres furent vidées et rebouchées au moyen d'un tampon d'herbe et de terre glaise. De grandes perches furent trouvées non loin de là, dans le bois voisin ; des baguettes, des

brindilles, tout fut coupé vivement et apporté à pied d'œuvre. Paul alla vers le rivage où il fit provision de joncs, de glaïeuls et d'autres herbages longs, flexibles et propres à faire des ligatures. Lorsqu'il revint auprès de ses compagnons, ils avaient placé les calebasses par rang, le gros ventricule en bas, et avaient disposé les bâtons le long des rangées. Paul donna l'exemple, et les bâtons furent fixés aux calebasses en quelques minutes. Les travailleurs formèrent ainsi un carré d'environ deux mètres de côté, dans l'intérieur duquel dix rangs de perches furent fixées, et auxquelles des calebasses furent solidement attachées.

Ce premier travail achevé, la carcasse du bateau était montée. Il fallait un pont à ce navire. Les baguettes et les brindilles furent entrelacées dans les baux et formèrent bientôt une vaste claie.

— Et la machine, et la mâture ? fit Criquet. Faut qu'il soit complet mon petit bateau. Une minute, et ça y sera.

— Il suffit ainsi, dit sérieusement Henri.

— Mésieurs et médèmes, s'écria Criquet, l'amirôté de Concombre-ville à l'honneur de vous inviter à assister au lancement de la frégate la *Citrouille* qui aura lieu dans un instant. L'amiral-chef-d'escadre, signé : Criquet Bwa-Waouta de Espiègle.

— Le lancement n'est pas une petite affaire, dit Henri. Porterons-nous à quatre ce fardeau ?

— Certainement, assura Paul. Je me fais fort de le porter seul.

— Oh ! oh !

— Tout le bois qui se trouve là dedans ne pèse pas cent kilos ; il y a tout au plus un gros fagot de ramilles.

— Essayons, dit Henri ; ne nous mettons pas complètement aux extrémités du radeau, il ploiera moins.

Les trois amis et Susse se placèrent comme Henri le désirait.

— Haut ! hisse, l'ex-mousse !

Le radeau fut enlevé avec facilité et bientôt glissa sur l'eau.

— Bravo ! crièrent les constructeurs.

Susse, la bouche démesurément ouverte, regardait.

— Et dire que ces moricauds là brûlent et gaspillent un arbre pour en faire des pirogues et qu'ils n'ont pas pensé à ces bouées-là ! s'écria le nouvel amiral d'un geste comico-tragique.

— Il faut savoir maintenant si notre radeau peut nous porter, observa Henri en tâtant du pied.

— Je m'en fais le garant, repartit Paul en voulant s'élançer sur le pont.

— Doucement, pas d'imprudence ! s'écria Henri en retenant son ami et en appuyant fortement d'un pied puis de deux.

— Je crois bien qu'il est suffisant, dit-il en s'avançant doucement.

Dès qu'il fut au milieu, il fléchit les jarrets, fit des efforts de pesées et, satisfait de son expérience, il dit :

— Il y a de la place pour deux.

Paul vint rejoindre son ami et tous deux se mirent de nouveau à essayer la résistance.

— Place pour tous ! clama Criquet en entraînant Susse vers ses deux compagnons. Quand levons-nous l'ancre ? ajouta-t-il.

— Oh ! trop tôt ! s'écria Henri en s'élançant vers une touffe de joncs, nous allons à la dérive.

Heureusement notre ami avait réussi à saisir la touffe qu'il visait ; il parvint ainsi à retenir le radeau avant que la force d'impulsion fût suffisante pour l'entraîner dans le courant du fleuve.

— Descendons, dit Henri, et fixons de notre mieux le chétif esquif.

Lorsque cette mesure de précaution fut prise, les marins improvisés retournèrent auprès de von Ruff.

— Messieurs, leur dit ce dernier, je voudrais vous exprimer combien je regrette de ne vous être d'aucune utilité, de vous causer même une gêne continuelle ; j'espère ardemment pouvoir un jour non vous indemniser, mais vous être au moins agréable.

— Votre compagnie nous est un honneur, répondit Paul ; vous n'êtes pas responsable de vos accidents.

— Je vous demanderai, cher docteur, si je ne pourrais pas tenter quelques pas.

— Si vous n'étiez pas si distrait, je vous dirais : faites une petite promenade ; mais je crains que vous n'aggraviez votre entorse et je vous condamne au repos absolu, jusqu'à demain matin au moins.

— Hein ! s'écria tout à coup Criquet. Aux armes !

— Qu'est-ce ?

— Là-bas, voyez-vous ces chameliers, là-bas, dans la direction de mon bras ?

— Cinq chameaux ! exclama Paul.

— Des négriers, ou du moins des hommes venant des côtes ; les aborigènes nègres n'ont pas ces moyens de transport, remarqua Henri.

— Ils viennent vers nous.

— Oui, je distingue parfaitement. Ils courent.

— Passons le fleuve, ordonna Henri ; nous aurons une facilité de défense que nous n'avons pas ici.

— Je suppose que c'est une avant-garde, car autrement j'attendrais ces cinq bandits, fussé-je seul ! s'écria Paul.

— Allons ! commanda Henri.

Criquet et Susse se prirent par la main et firent ainsi un siège qu'ils offrirent à von Ruff, en disant expressivement :

— Chaise des dames, seigneur Herboricus !

Le savant se laissa porter.

Deux gaules, coupées expressément, tinrent lieu de gaffe, le radeau fut démarré et poussé au travers du fleuve, puis amarré de nouveau.

Nos amis regardèrent alors le plus attentivement qu'ils le purent.

— Iia ! Boukra ! exclama tout à coup le nègre.

— Boukra ! répétèrent les défenseurs de Catherine.

— Oh ! rugit Paul, ma sœur et son escorte ; repassons le fleuve.

— Non, prononça froidement Henri, à mon commandement ! Embusquons-nous derrière ces arbres, et au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde écoutez-moi, écoutez mes ordres et n'agissez que conformément à ce que j'aurai prescrit.

Les chameliers soulevaient un nuage de poussière. Ils n'étaient plus qu'à trois ou quatre kilomètres environ de distance.

— Que vos munitions soient prêtes, dit Henri avec calme ; attendez mon commandement de feu. Choisissez une branche d'arbre pour en faire un chevalet de tir, visez bien avant de tirer et que la précipitation ne nous fasse point prodiguer nos munitions.

Chacun obéit. Henri avait pris la carabine à éléphant et avait donné son fusil à von Ruff, qui s'était caché derrière un arbre abattu, attendant aussi tranquillement que s'il eût été dans une salle d'étude vide.

Les chameliers n'étaient plus qu'à deux kilomètres du retranchement.

— Attention ! fit Criquet ; la musique va commencer. Voilà les Bédouins qui apprêtent leurs flûtes. Ils s'arrêtent.

— Je le remarque, dit Paul ; ce n'est que l'avant-garde.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Henri. Voyez ce signal, c'est mademoiselle Catherine qui fait flotter un voile blanc.

— Elle est libre, elle nous appelle, volons au secours de ma sœur chérie !

— Libre ?

— Oui, vous le voyez, il n'y a que quatre chameliers. Ils ont

quitté Calao, qu'ils trahissent, gagnés probablement par la promesse d'une fortune que leur a faite ma sœur.

— Nous devons répondre à l'appel de mademoiselle Catherine, répondit son fiancé en se découvrant.

Paul fit un bond en avant et, agitant vivement le bras en l'air, il se mit à crier à pleins poumons :

— Catherine ! ma sœur ! Catherine Tcherkoff !

La courageuse jeune fille entendit sans doute la voix de son frère, car elle fit un mouvement si brusque qu'elle tomba de sa monture. Elle se mit à courir ; mais l'un des négriers la saisit, la replaça sur son chameau, auquel il fit faire volte-face, bondit sur le sien propre et, se tournant vers nos amis, il leur tira un coup de fusil.

A peine la détonation arrivait-elle très affaiblie aux oreilles d'Henri, qu'il vit les chameaux reprendre leur course dans la direction par laquelle ils étaient venus.

Il réfléchit pendant deux secondes.

— Ne tirez pas, s'écria-t-il, vous pourriez la tuer, visez trop bas pour atteindre ces bandits et faites feu pour répondre à leur provocation.

Dix minutes plus tard, Catherine avait disparu.

Le lecteur n'a pas oublié que Calao avait promis à la martyre de lui faire voir de loin ses défenseurs. Il avait tenu parole.

Paul, dans un accès de colère épouvantable, voulait aller, coûte que coûte, tuer les bandits. Il maudissait tout et des paroles amères sortirent de ses lèvres à l'adresse de celui qu'il avait appelé son frère.

— Paul, avait répondu ce dernier, vous pouvez partir, je ne vous retiens plus ; mais, comme j'ai voué ma vie à votre bien-aimée sœur, et qu'en faisant ce que vous voulez faire vous la perdez à coup sûr, je me brûlerai la cervelle dès que vous aurez disparu. Adieu ou confiance : tels sont mes derniers mots.

Paul se jeta dans les bras de son ami en lui disant :

— Frère, tu l'aimes comme elle t'aime !

L'accolade fut longue. Les deux amis pleuraient.

— Messieurs, demanda von Ruff, partez-vous à l'instant ?

— Quand vous pourrez nous suivre.

— Dans ce cas, adieu ! répondit le savant en appuyant le canon de sa carabine contre sa poitrine et en poussant la détente.

Au lieu de tomber foudroyé, il jeta un cri ; mais aussitôt se retournant vers Criqueu il s'écria plein de colère :

— C'est indigne, monsieur, ce que vous venez de faire ! c'est une lâcheté, une énormité ! Je voulais me tuer et vous avez, d'un coup de pied, détourné le canon de mon fusil. Vous êtes un homme sans âme, sans honneur. Vous ne comprenez pas que j'ai pour devoir de disparaître ; que moi vivant jamais vous ne rejoindrez celle pour qui quatre hommes donnent leur vie ; non, vous ne comprenez pas que je dois me tuer parce qu'ils ne veulent pas m'abandonner. Moi, monsieur, si vous étiez dans ma position, je ne vous empêcherais pas de faire votre devoir.

— Oh ! von Ruff, brave et héroïque ami, s'écria Henri, votre dévouement est sublime. Oh ! Dieu ne permettra pas que celle que vous défendez périsse misérablement.

— von Ruff, dit en même temps Paul, vous vouliez faire le sacrifice de votre vie pour une femme qui vous est inconnue ; les expressions me manquent pour qualifier votre courageuse action !...

Il avait pris von Ruff dans ses bras et le tenait étroitement serré dans un attendrissement douloureux et enthousiaste.

Criquet était pâle, silencieux ; deux larmes coulaient le long de ses joues.

— Messieurs, s'écria le savant en se dégageant de l'étreinte, je rétracte les paroles trop vives qui m'ont échappé à l'adresse de mon ami sir Albéric ; il a obéi à un sentiment instinctif dont il ne peut être déclaré responsable et auquel j'aurais dû penser plus tôt.

— De plus fort en plus fort, s'écria Criquet ; il a juré de nous faire devenir fous d'admiration.

— J'ai réfléchi, reprit von Ruff. Je dois disparaître, ce n'est point un sacrifice, c'est une nécessité. Une individualité, messieurs, qu'est-ce, comparée à une idée ? Vous êtes l'idée, moi, l'individu ; or je suis un obstacle. Vous ne pouvez me tuer, il faut bien que je me tue.

— Ce n'est donc pas assez d'un malheur qui nous frappe en la personne de Catherine, répliqua Henri ; il faut encore que celui que nous savons être notre ami, nous rende indirectement responsables de sa mort.

— Il y a du vrai, monsieur, dans ce que vous dites, j'y penserai.

Devant cette bravoure froide, ce paroxysme de réflexion, les trois amis restèrent muets. Ils avaient besoin de se recueillir pour analyser ce fait extraordinaire.

La pensée a pour auxiliaire la mémoire ; le penseur compare, en les juxtaposant, les idées et les actes divers de l'humanité : c'est la

méthode que suivaient, en ce moment Paul, Henri et Criquet. Ils se demandaient si l'acte tenté par von Ruff sur sa personne avait quelque analogie avec les actions ayant pour mobile le désespoir ; ils concluaient négativement et cherchaient dans leurs souvenirs d'autres points de comparaison. Ils passaient en revue les hommes dévoués à leur patrie qui, sans hésitation aucune, sacrifient leur vie pour sa gloire ; les idéologues mourant pour une idée ; les soldats se faisant tuer pour la conservation du drapeau ; les intrépides explorateurs



UNE EXPLOSION VENAIT DE SE PRODUIRE. (P. 183.)

allant à la découverte et à la conquête pacifique de contrées impénétrables jusqu'à eux, et s'éteignant misérablement de fièvre et de faim dans un désert brûlant ou à l'orée d'une forêt vierge. Ces mobiles si variés, ils les admiraient ; la tentative du pauvre savant, tout en n'ayant aucune analogie, aucun point de contact avec les actions qu'ils se remémoraient, ne leur paraissait ni moins grande, ni moins saisissante, ni moins digne d'admiration ; mais ils avaient beau invoquer la comparaison, elle leur échappait toujours...